

Repas de morts

DIMITRI BORTNIKOV

Repas de morts

IDEM • VELLE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

————— Je me masturbais quand mon père a appelé. J'avais pas la force de me lever pour baisser le son du porno. Il y avait même un chien joyeux comme un jeune ours et une femme qui avidement gobait son sperme. C'était long, il frémissait – gueule souriante... La femme parlait en allemand puis en français puis elle s'est allongée les jambes en l'air écartées comme pas possible – elle riait caressant le ventre de cet ours-chien... Qui léchait mélancoliquement la plaie fumante... Et là – mon père a appelé.

C'était la deuxième fois depuis la mort de ma mère – qu'il m'appelait. Et là... ils se sont mis à chanter ! Là... sur l'écran ! Deux types, trois femmes et l'ours-chien... Avant c'était en anglais les chatteries Oh my god ! Fuck me... Fuck me ! Oh ohhhh... turn off buddy ! Glad ! I'm oh fuck meee ! Et puis – ils se sont mis à chanter.

J'écoutais mon père respirer puis parler puis choisir ses mots. Il n'arrivait pas... À la fin il n'arrivait plus à parler. Il respirait. Oui respirait de plus en plus profond. Il descendait, descendait bas, très bas, plus bas que la terre il voulait poursuivre la route de sa femme.

Il expirait la nuit mon père. Chez lui il faisait nuit. Nuit profonde. Nuit de sous-terre et lui – il expirait la douleur.

Suis pas fou du tout. D'un seul coup j'ai entendu mon père chanter. Chanter ! Tout doucement il chantonnait. Suis pas fou, non. J'ai entendu mon père chanter.

Sur l'écran eux ils chantaient, les trois putes et leurs mecs et mon père... J'écoutais dans le combiné la voix de mon père chanter.

C'était la nuit. Il y avait des piii piii piii dans le combiné. Il avait dû raccrocher. Piii piii j'ai dû les entendre

longtemps. Mais ce chant continuait il n'arrêtait pas. Là-bas sur l'écran ils arrivaient pas à ne plus chanter.

J'étais assis. Je me souviens bien, très bien de cette longue nuit.

J'entendais de l'écran – Pas d'amour ! Pas d'amour. Fuck-me god ! Bouffe-moi ! God-me ! Elles murmurent tout doucement et plus fort... Seules elles sont seules. Sans hommes ni pères ni frères ni fils. Chantent... Ce chant qui contamine. Ce chant qui fratricide... Les yeux fermés elles chantent. Seules nous sommes seules... Pas d'amour !

Elles hurlent ah ah ah ! Pas d'amour... Hou u u... Oh froid... Quel froid chantent-elles... Quand le froid est pour toujours. Quand il ne reste que chanter – Pas d'amour.

Je me suis retrouvé assis en pleine nuit. Elle était partout la nuit. Jamais j'ai passé une nuit si longue. Qui était si partout. Dans le jean dans mes poches devant moi et derrière. Sous mes pieds sous les ongles dans mes cheveux. Les racines de nuit dans les grains de mes cheveux. Cette nuit... Je me suis noyé dedans.

Ça m'a calmé. J'étais calme. Calme... Plus d'âme à pêcher. On atteint le fond des choses. Si lentement. On plonge. Si doucement on touche le fond. Quand vous enviez les morts. Leurs grains de cheveux qui dorment dans les terres profondes... J'ai voulu cacher le miroir. Avec un bout de tissu... En tradition. Et lui tourner le dos.

Oui tout... Il m'a dit tout au téléphone. Elle est tombée dans la rue. Oui dit mon père – oui. Elle est tombée. Elle est restée par terre toute la nuit. Toute la nuit par terre. ---Elle a dû glisser---À la fin elle était si fragile... Tu m'entends ?---Hey !---T'es là ?---Dis-moi---Dis quelque chose...---Je t'entends pas !---

Oui je l'entendais. J'étais là. Il m'appelait de chez lui. De son enfer calme. Il est devenu calme lui aussi. On n'a pas trop parlé. On a fait le vide. Même pas de respiration, ni écho ni rien.

—————La vie m'a laissé en paix. J'ai glissé de ses mains. Du coup elle a eu pitié de moi.

La vie... Elle nous chante ses berceuses et. S'endort elle-même. Tu vois le cœur de la tristesse. Je dis – maintenant c'est fini. Elle est enterrée. Elle est dans la terre froide. C'est froid là-bas, froid. Je vais prendre l'avion. J'ai de l'argent, oui. Je l'mettais de côté exprès. Pour les jours noirs. L'avion alors. C'est ça. L'air est si ouvert si humble et puis les ailes... C'est bien d'avoir les ailes. Planer... Planer. Ça sera long mon voyage. Long. Lent à tout oublier.

Je regarde la nuit là... Elle n'a pas de bout. En boucle elle recommence toujours. Elle est ficelée par le nœud coulant.

Je le vois seul mon père. Seul lui seul... Je le vois se saouler. Je le vois déchirer sa chemise. Craaac ! Il la déchire lentement... Et après saoul il s'allonge dans la rue. Il s'allonge dans la poussière... Les yeux fermés il verse de la poussière sur sa poitrine. Les yeux fermés... Sur son visage... Il veut entrer dans la terre. S'enterrer et. L'accompagner sa femme.

Je vois le ciel passer. Des heures et des minutes. La poussière sur son visage. Un masque. Il peut plus pleurer. Il peut plus mourir. Je vois sa tête dans mes bras. Si lourde... Si petite. Nœud de souffrance se défait tout lentement... Il a voulu se noyer dans la terre. Et elle... Elle l'a recraché.

La vie d'un vieillard seul c'est un crayon à la mine cassée. Une femme – elle sait continuer.

L'homme glisse vite il est plus rapide qu'une femme. Sa pente est plus rapide. L'homme est fait de petits cailloux... Délabré à la fin et puis – des vestiges. Des vestiges qui traînent. La femme – non. Elle vit en chatte. Plusieurs vies.

Mois de novembre, oui, c'était ça. Imaginez le froid et – tomber par terre. Dans la rue, pas dans les jungles, non, pas au pôle nord mais en pleine rue – tomber. Dans une petite ville – tomber. Dans une ville où tous les chiens te connaissent. Tomber et. Rester comme ça toute la nuit.

Elle marchait mal mal toujours emmitouflée elle regardait mille fois avant de traverser la rue. Si fragile si seule. Les journées dans la vieillesse se plient plus... Sont si dures à plier. C'est de plus en plus dur. Mais doucement, doucement. Maintenant ça c'est fini. Maintenant tout est à sec. Va doucement...

Vas-y. Lettre par lettre... Cil par cil. Son par son.

—————Kotz ! Kotz ! Ma mère hache le lapin. Une lapine. On a des invités. Hache ! Hache ! Chantent les os. Ma mère se débrouille bien avec. Elle les casse les os – comme des allumettes. On a sorti nos plus belles assiettes. Avec des dessins. Le sang gicle sur moi. Hop ! Je suis le plus rapide. Et les os chantent...

Je nous vois. Ma mère avec sa hache. Ses mains couvertes de sang. Ses mains... Elle les lave six fois par jour mais ce soir elles sentiront le sang. Elle va les laver avec de l'eau de javel... mais je sais ce soir-là elles vont sentir le sang. Toute la soirée. Tout le repas. Oui c'est calme. Quand les mains de ma mère sentent le sang. Suis habitué. Je peux dormir tranquille. L'odeur de sang sur ses mains. Ce soir-là... Il est immense le soir et le coucher de soleil et notre jardin...

Nos invités. Des femmes des enfants leurs jouets les bruits des cuillères les glouglous des petites gorgées du vent gling gling les verres... Il y a de la place pour tout ça. Le soir engloutira les gens et le soleil. Son lit est grand. On va tous s'allonger dedans.

—————Ma mère et moi dans le dimanche. On était là si sérieux si désœuvrés. Devant les bouchers. Devant des Coréens qui vendaient des carottes râpées. Devant des fermiers. Devant des poissonnières aux mains grasses. Aux mains glissantes. Devant les mains de filles des bouchers. Aux tabliers blancs rouges. Très vivantes oui très vivantes joyeuses comme des hippocampes – leurs mains.

C'étaient leurs mains, rien que les mains. Jamais les visages, je regardais jamais les visages. J'avais peur des visages... Ils étaient sérieux. Mais il y avait ceux qui chantaient oui, il y avait ceux qui chantaient et j'avais pas peur. Je peux regarder calmement celui qui chante. Je peux être en paix avec son visage.

Au marché j'évitais les visages. Je regardais rien que les mains. Les mains des gens. Les milliers les centaines de mains. Toutes sortes de mains. Sur les têtes refroidies des cochons. Les doigts sur les têtes raides des bœufs. Les mains – leur nom est personne.

Les filles elles les avaient mises sur les têtes coupées des veaux. Les doigts dans les boucles. Aux grappes de boucles noires... Les têtes coupées des veaux. Sur les plateaux. Les têtes des tristes monstres. Ces mains et les doigts de leur âme. Leur nom est personne.

—————Je m'incline de peur... Devant cette force. Devant cette endurance. Devant cette increvabilité.

D'où cette énergie ? Chasser les mouches... Oui, les chasser de la viande sauver les cadavres des vaches.

Ils s'injuriaient clignaient les yeux moulinaient l'air faisaient des trous dans l'air le battaient – chasser les mouches et les mouches arrivaient en nuage. Et de nouveau. Ils parlaient grattaient leurs dos leurs cous hurlaient et se taisaient. C'est parti pour un tour et encore de nouveau... Chasser les mouches des poissons morts aux yeux grands ouverts. Des têtes de vaches, des têtes de cochons aux yeux fermés. Des têtes malicieuses. Cracher rire et de nouveau cracher par terre. Se regarder et regarder les chiens qui lèchent les flaques de jus de viande. Frotter les mains et se gratter... Bâiller longuement et engloutir la vie. Et frémir. Bâiller un bon coup et avaler le monde.

D'où vient cette soif ? D'où... Dans chaque cheveu dans chaque doigt dans les cheveux roux dans les cheveux gris dans les cheveux blonds et dans les cheveux noirs... Cette soif. Oui.

Je regardais les têtes coupées des truies. Des têtes aux yeux malins. Aux yeux endormis. Je regardais les têtes des vaches aux yeux immenses je regardais les doigts qui s'appuyaient sur les têtes coupées.

Je me perdais moi et je perdais ma mère. J'avais peur. C'était grand...

Les bouffons aux bêtes tuées, bouffons aux bêtes mortes. Bouffons tristes aux têtes coupées des bêtes. J'étais là... Et tout oui tout est entré en moi. Les chiens qui léchaient le sang. Les puces qui suçaient le sang des chiens qui léchaient la terre en sang... La soif... Autant de vie... Autant.

Les crachats qui se recroquevillaient dans la poussière. Les mouches qui mettaient leurs trompes dans les gouttes de jus de viande. Les mouches ivres de chaleur

et de sang. Leurs jjjjjjjjj... Ce mmmmm... Cette berceuse du marché. La foule des âmes. Comme une prière. Ce mmmmm... comme un temple sans plafond. Et les mouches dans les crachats. Les mouches reçoivent les sacrements.

Les nuits sont chaudes. Aboient les chiens... Cris des trains dans la nuit. L'été... Les trains au loin.

—————Les visages cachés des médecins. Je les reconnais toujours leurs visages sous les masques. Les yeux de ma mère et le blanc autour. Je la reconnaissais toujours sous son masque. Mélancolie du blanc. L'odeur blanche – elle m'aidait à reconnaître ma mère. L'eau de javel – j'aime depuis cette odeur.

Les matins elle aidait à mettre au monde des nouveaux-nés et l'après-midi elle faisait des avortements. Tout ça... Elle aidait à naître et elle tuait.

Pas le temps de recueillir les morts quand venaient les nouveaux-nés et tout ça, c'était trop vite, trop.

Seule Madame seule. Morte dans la rue. Elle marchait marchait. Seule. Cet hiver horrible. Seule... Elle parlait toute seule – me disaient ses copines – ça a commencé cet hiver. Elle parlait toute seule. Jour après jour, seule. La petite vie... Elles m'avaient raconté tout. Tous les détails délicieux. Elles n'ont rien caché dans les poches. Tout... Tout était déballé. Et moi – moi aussi je parle tout seul. Haute voix – seul. À mon tour je sombre. Je donne des répliques à ma mère morte.

Je pense à cette nuit. Ils sont tous venus, tous, elle était par terre, et là, ils sont arrivés pour la tuer. Même des avortons. Oui – eux au premier rang ! Des fœtus. Eux aussi. Des bébés estropiés. Des bébés aux cheveux longs. Des bébés aux yeux troubles... Des bébés

Thanatos... Ils s'agrippaient à elle trente ans et là – ils ont réussi.

Je sais c'est les esprits qui l'ont tuée. La nuit et les esprits... Je le sais – ils sont venus en foule, venus exprès et là – c'était fini.

—————Elles me disaient des choses. Ses copines ses collègues. Elles m'ont tout raconté. Pas une miette de ratée. Non. Inspirées ! Elles se laissent emporter ! Elles chuchotent en chœur. En solo. Elles savent murmurer les malheurs... Ça se murmure à merveille en solo. Oui et doucement. Ni cris ni larmes. Pauses et chuchotements... Il n'y aura plus de morts mystérieuses. Plus de morts solitaires, tôt ou tard ils te trouveront. Ils trébucheront sur ton cadavre. Tôt ou tard... Pour raconter ta mort. Ta mère...---Il fallait la voir---Tu sais, elle rôdait dans la ville. En marche toujours. Tout le temps en mouvement ---On lui apportait le pain le lait. Tout---Mais elle était pas chez elle---Toujours sortie---Ta mère... Comme si elle cherchait à faire le mur---À s'évader---On la voyait partout. Toute la journée elle rôdait---Couverte de poussière---Ça donnait le frisson.

---Elle portait... Tes vêtements... Elle met tes fringues. Ton pull---Ton pull gris---Je sais pas si tu t'en souviens. Complètement déchiré---On voit tout ce qui est en-dessous !---Je l'ai vue comme ça errer dans la ville---Dis-moi. Elle se prend pour une sainte ?---Mais non je sais – elle est pas folle. Elle a jamais été folle je le sais---

Toutes ses copines... Elles passent, les revenantes, ses vieilles collègues. Ma mère... Je la vois jour après jour elle cherche quelque chose... Elle erre toute la journée. Le midi... Elle avait peur de midi. Cette heure des morts. Et maintenant elle n'a plus peur. Elle a peur de rien. Ni midi

ni la nuit ni les crépuscules. Rien... Mais pourquoi cet orage... Pourquoi ce calme... Elle cherchait sa mort... Où se mettre par terre. Elle cherchait à s'allonger. Comme une vieille chienne qui tient pas en place. Sentir bien la terre. Tenir bien sur les pattes. Ma mère... Elle rôde rôde. Une vieille dame... Elle cherchait son hier. Son avant-hier...

Elle passe... Je la vois passer. Elle cherche à se reposer. À sommeiller. Dormir et. Faire des rêves... Rêver... Elle erre.

—————Survivre. Le pire, on ne l'atteint pas. Pas encore. Le pire était toujours à venir. Les jours noirs... Elle était faite pour soigner les morts. Son chef c'était la mort. D'où cette aigreur ? Cette amertume ? Ce petit sourire ? Elle avait beaucoup de patience. Et elle attendait que la mort vienne la soigner. Quand viendrait-elle... Elle savait écouter ses pas. Elle savait rendre à la mort son sérieux.

Elle m'a appris des choses. La misère. Les sacs en plastique. Les pochettes. Envelopper les pieds. Tu n'es jamais mouillé. Tes pieds toujours au sec.

Maman mais ça va pas ? ! Il te faut des grolles !... Mais non non... Ça va aller. Pour cet hiver ça va. Les pluies ça s'arrête un jour c'est pas pour toujours les pluies, ça va aller.

Mais les pluies ne s'arrêtent pas. Elle portera les mêmes godasses l'hiver prochain, l'hiver d'après, et après. Ses pluies ne se sont jamais arrêtées. La pauvreté. La misère. On était très doués pour. Tenir tête à la misère. Tout droit...Pas de magouille. Regarder tout droit. Pour s'écrouler à la fin. Et le sourire... Ne jamais l'oublier. Oui, ce petit sourire... Ça vient d'elle, tout ça. Cette grimace de la misère, et toutes les offrandes. Cette rage à se dépouiller jusqu'aux os.

Opérer ... Tous les jours – opérer. Enlever tout. Utérus... Ovaires. Tous les jours. Avortements... Enlèvement de tripes. Bien trier, bien et puis tout mettre en ordre. Tout... Dans cette obscurité du ventre.

—————Tania. Une autre collègue, une doctoresse, encore une. “Elle t’attendait. Et. Un jour elle a compris que tu reviendrais plus. Toi. Tu ne reviendras plus jamais. Elle a compris ça comme si c’était dit à la radio. Du coup. Elle a compris ça. Elle a eu une rupture d’anévrisme. Pas un mot. Après plus rien. Elle voulait plus parler. Sa vie à elle n’avait plus rien à dire. Plus personne...”

Raconte Tania, dis-moi tout.

Elle a été virée ta mère. Inculpée et virée. Rayée. Elle avait aidé une vieille à mourir. Celle-là était morte ça fait des années, oui. Tout le monde le savait. Et nous...Médecins, mon dieu ! On ne faisait qu’attendre...Elle m’avait demandé aussi cette vieille. Elle avait demandé à toutes celles qui venaient changer ses couches. À toutes...Vraiment. Tout le monde le savait. Elle voulait que ça finisse...On était en manque d’antidouleurs. Elle criait. Criait ! La garde changeait, d’un cri à l’autre, les nuits, les jours et puis un autre et encore et toujours le cri...moi je chantais. Je savais pas pour ta mère ce qu’elle faisait pour ne pas entendre...À la fin je chantais. Je parlais plus, je chantais. Cette pauvre elle avait un fils. Il voulait pas lui, il voulait pas que ça dure...Il courait. Il arrêtait pas de courir. Même dans la chambre de sa mère hurlante comme une chienne il n’arrêtait pas de bouger...Il m’a vu chanter. Faites quelque chose madame...Donnez-lui quelque chose, enfin, qu’elle meure, qu’elle ferme sa bouche, qu’elle s’endorme !

Moi je pouvais quoi ? Chanter plus fort, grappiller des antidouleurs, voler et puis piquer piquer. Piquer. Quand ça se calmait – je n’arrêtais pas de chanter...On n’arrivait plus à la bercer. Tous... On n’arrivait plus. Voilà comment. Voilà pourquoi. Un jour on a su la bercer enfin. C’est ta mère qui a tout débranché, tout, tout cet engin. Elle a tout coupé. Voilà comment.

—————Elles sentent la mort les mains d’un médecin. La mort commune. Pour tout le monde.

L’eau de javel. Le sang. Et les soirs...Ils sont immenses les soirs de ce boulot...Rien ne peut les combler. Ces mains de mages qui ont raté le coup. C’est ça qui est inspirant. Quand les mages échouent. Quand les mages peuvent plus rien. Personne peut rien. C’est ça qui est inspirant... Quand il y a un mort dans le coin. Quand la mort rôde dans les couloirs.

Ses mains posées... Fatiguées, deux montagnes fatiguées. Vieilles montagnes. Basses.

Ses ongles. Les visages enfantins de ses doigts... Ces bébés calmes. Comme morts.

Ma mère... Ses mains sentent le sang. Toujours. Tous les soirs c’était la même odeur. Après l’hôpital elle rentrait tard elle marchait lentement. Elle voulait que ça parte cette odeur. Qu’elle parte...

Les journées comme visages de soldats endormis se ressemblent. L’âme débarrasse derrière nous quand on crève...

Je me vois à côté, oui j’étais à ses côtés. On marchait lentement très lentement comme ceux qui sentent qu’ils ont oublié quelque chose... On marchait et je me vois dans un rêve oui. En rêve.

On s’arrêtait pour fumer. Il y avait des bancs sous les peupliers je me souviens et maintenant il y a rien ou un

parking peut-être. Ou même pas d'parking. De la poussière – je préfère.

Mais là... On était dans l'ombre et le vent. Ça faisait clair et obscur encore clair et obscur et tout ça sans fin... Sans fin...

Elle fumait et moi j'écoutais les bruits du feuillage. Les voix de gens que je connaissais mais là – elles devenaient étranges.

Tous les deux on sortait de la vie et. On était si près d'elle, très près. Une dame effondrée sur un banc. Une dame aux mains qui sentent le sang. Un garçon à côté. On était tranquilles là-bas. Ça me plaisait. À la sortie de la vie. La vie... Il y a jamais de monde à la sortie.

Des mouches. Oui, on était pas seuls, elles nuagent encore en ce moment – j'en suis sûr. Je les regardais se poser sur nous, sur les mains de ma mère. Elle était si fatiguée – elle essayait même pas de les chasser.

Je les vois encore, grosses comme des abeilles. Elles nuageaient autour de sa tête. Ma mère en couronne de mouches... Les abeilles noires elles marchaient lourdement, en corneilles. J'avais presque peur d'elles, ces abeilles noires. Les abeilles de l'enfer... Les âmes avortées ce jour, c'étaient elles. Elles se posaient elles marchaient sur ses mains. Sur ces vieilles montagnes. J'avais la trouille moi et. Je rêvais. De ceux qui sont jetés dans les eaux de la mort et. Qui reviennent en mouches baiser les mains de ma mère.

Elle voyait les enfants partout. Les mort-nés, avortés. Elle m'a saisi par la main une fois. "Je sais moi ! Je sais. Ils vont venir ! Ils viendront. Ils diront donne-nous tes vêtements. Nous...Regarde-nous ! Nous sommes nus et nous avons froid. C'est toi ! Tu nous as tués. Toi. Donne-nous tes vêtements ! Et là – Ils déchireront ma chemise.

Ma veste...Mon pull...Ils déchireront tout sur moi ! Ils me déchiquetteront eux ! Que je sois comme eux... Avec eux. Nue. Je les ai tués et à présent ils disent sois comme nous ! Tu nous as tués et là – Descends chez nous ! Viens avec nous. Meurs !"

Ses lèvres bougeaient... Je rêvais de ça aussi – comme si elle était morte enterrée et là-bas sous la terre ses lèvres bougent.

Le soir était immense. Il y avait de la place pour tout, oui pour tout. Entre ses doigts le soir coulait calmement.

—————Les cheveux gris de ma mère. Cordes déchirées. Fils de vie déchirés. Je la vois peigner ses cheveux. Je la vois de très loin, je la vois de si loin qu'il me semble qu'elle joue avec ses cheveux. Ces cordes. Elle joue sur les cordes de ses cheveux. J'entends la petite musique.

Ta maman marchait – Zoya me montre comment. Zoya c'est une autre collègue. Les bras... Comme une corneille. Comme une corneille qui veut tromper les yeux d'un ennemi. Pour dérouter le destin. Pour qu'il passe passe... Et Zoya elle montre, elle imite ma mère. Je vois ma mère, oui, elle l'imite bien et je ris. Je veux rire seul. Voilà les gens, ils veulent vous montrer. Tout montrer, tout. Ils tiennent à ça. Ils déballet leurs tripes, ce n'est rien – suis habitué. Toute cette triperie... Mais ça... Comment ma mère marchait. Zoya elle a du talent. Elle est si touchée par elle-même, par son art, émue elle-même, elle pisse des yeux presque. Et moi je ris plus, je la regarde. Dès que les gens sont émus ils vous montrent les culottes de leur âme.

Et toi Zoya – quand tu seras morte... Toi. Qui va me montrer ton agonie ? Qui va t'imiter... La façon dont tu

marches. Tes bras. Qui me fera voir tes derniers jours, si solitaires. Qui va bouffonner ta mort ? Ni chiennes ni enfants. Et ta vie, celle qui te reste est si longue. Et qui te prendra sur le dos pour te traîner à travers tes derniers jours. Ton départ sera timide Zoya. Tu vas mourir en poisson, en dormition, comme un enfant tu t'endormiras en plein milieu de la fête.

————— Petite, elle voulait être médecin, ma mère. Elle connaissait le corps et savait être près. Elle savait le toucher, l'ouvrir et puis lire. D'abord chez ses poupées. Voir les organes chez les poupées puis... Le cœur est là oui, les poumons – sont par là. Les deux. Et là – c'est l'estomac. Non un peu plus bas. C'était comme montrer la route. Montrer le chemin dans la ville où t'es né. Le corps... Elle le connaissait bien. Trouver la route dans le corps ? Comme une chatte dans une maison inconnue... Elle voyait la maladie prendre sa route. Envahir le corps, lui, si finement figolé. Elle a vu des gens les femmes les hommes devenir méchants de douleur. La mort faisait sa route, oui.

Elle sentait ce moment quand la mort est là. Ce moment précis. Comment la mort d'un homme d'une bête d'un oiseau fait notre vie si petite et. Si immense.

Je la vois d'ici, de Paris je vois encore ses yeux... Elle regardait la mort qui rôdait autour. La mort qui venait en anonyme. Et ses yeux ses yeux ! Elle devenait les yeux qui voient la mort qui vient en anonyme. Ce moment... Et puis elle est là la mort elle porte le nom de Nicolas de Paul de Marguerite d'Elena d'Anna...

Et je la vois vieille, je la vois fatiguée. Suis une vieille chienne moi. Une chienne vieille vieille. Chienne muette. Je n'aboie plus. Ah c'est fini.

À cette époque j'avais encore jamais vu personne mourir. Pas encore. Notre Pouchka... Vieille chienne. Celle d'avant Ami. Puis lui aussi et les oiseaux... Je ne savais pas comment ils arrivaient jusqu'à notre cour. Ils avaient dû tomber. Ils devaient être épuisés. D'où ils viennent les oiseaux quand ils s'apprêtent à mourir ? Ils sont là et puis c'est tout.

Mes pas les effraient ils essaient d'y échapper. Ce son d'herbe écrasée par mes pieds... Les pas d'un monstre. Lourds pas et les brins se plient.

Je me vois accroupi en train de regarder le pigeon mourir. Je me souviens un été les gens disaient – la maladie, oui la maladie des oiseaux et puis ils couvaient leurs poules.

Je les voyais tomber du ciel les pigeons. C'était pas très haut leur ciel ils volaient bas et ils tombaient. Sur le sol ils étaient immobiles et puis le temps passait – ils se réveillaient... Et là ils voulaient s'échapper partir s'envoler... loin quelque part loin... mais ils étaient lourds... Ils étaient lourds je le sentais. Avant ils volaient culbattaient tournoyaient là haut et là – plus rien.

Je me vois d'ici. De Paris, de ma chambrette pourrie – je me vois accroupi et les oiseaux dans l'herbe. Je racontais jamais à personne leur mort. Je vois des pigeons depuis ma chambrette. Gros. Ceux qui marchent et ceux qui volent. Leur vol est lourd.

Je me souviens oui je saisissais cet instant... Là-bas en regardant les pigeons s'éteindre – ce moment où ils s'arrêtent de bouger. Puis j'attendais encore. Je savais parfaitement que c'était fini. Ils bougeraient plus jamais. Ce moment je le saisissais. Je restais encore à côté du petit cadavre habillé en plumes. Je les voyais comme un vêtement. Je comprenais – dedans tout est fini.

Le pigeon se transforme en quelque chose. En une chose. Il appartient ni au sol ni à la terre ni à moi... Et puis je revenais plus tard le soir et – c'était encore plus fort. De plus en plus fort... Je le regardais sans toucher, non je le touchais jamais ni avec une branche ni avec une baguette. Si je revenais le lendemain – tout était fini. C'était un étui d'oiseau. Il y avait plus rien. Il était saisi par le sol et. Il était devenu le sol comme tout ce qui est sur le sol. Comme une pierre. Comme une branche.

Je saisisais tout ça et je le disais à personne.

Enfant je ne connaissais la mort que par ces oiseaux. Puis j'ai vu mourir les chiens les chats. Les gens aussi. À cette époque là j'ai vu des choses qui se passaient dans l'herbe. Le sol était trop fort trop près. Je voyais bas. Bas et précis.

Puis j'ai vu d'autres choses. D'autres morts. La mort à la basse-cour. La mort d'animaux plus gros. J'étais obligé de m'éloigner pour les voir. Oui. Je m'éloignais pour être avec eux. Être si petit et voir la mort. Si grande...

—————Ce travail de chien... Ta mère elle en est devenu infirme. Elle parle Zoya. Parle... Elle arrivait plus à dormir ta maman. Elle disait – j'arrive plus à plier la fatigue. Elle se déplie. J'arrive plus à boucler mes journées. Elles se défrisent. J'ai plus de nuits. Je n'ai que des trous dans mon calendrier. Les journées passent...

Ta maman. Elle me disait des pays lointains. Je la vois encore, elle restait des heures et des heures... Debout à regarder au loin. Je pense qu'elle regardait là où tu es. Loin. Loin. Puis elle souriait. Ça me fait du bien aux yeux – elle disait.

Tu imagines... Elle regardait... Au loin...

Zoya a un chat. Gros chat. Il est sourd. Il doit être incroyablement vieux. Je l'avais toujours connu. Toujours pareil – vieux nuage blanc. Il n'a pas de nom. Chat. Elle le porte partout avec elle dans sa corbeille.

Il me faisait presque peur. Ce chat qui sortait de la corbeille. Et puis il s'allonge dedans. Tout ça dans le silence. Jamais miauler. Ce couple... Oui. Il avait quelque chose de démoniaque. Et encore une chose. Ses dents. Zoya avait des dents magnifiques. Les dents et les yeux. Les yeux bleu clair, des yeux de jeune fille. Quand elle me disait bonjour – j'avais la chair de poule. Quand elle prenait ma main dans notre couloir sombre... Ce couple avait quelque chose. Son chat... Il passait à côté, il frôlait mes pieds. Il a pris une habitude – s'allonger dans mon ombre.

—————Vous tous... Mes morts. Ça déboule dans ma tête. Vous êtes tous venus.

Toi grand-père... Tu dors tranquille. Tu peux, toi qui as fait deux guerres. Dans les forêts glaciales de Finlande. Avant. Et puis la Grande. La plus grande. T'as vidé la coupe toi, une fois pour toutes. Une fois revenu à la maison tu faisais un enfant et tu repartais. Dans les forêts enneigées tu tuais et ensuite tu rentrais et tu faisais encore un gosse. Tu repartais – et là c'était la Grande Guerre. Deuxième pour toi. Tu faisais un bébé et là-bas tu tuais. C'était un équilibre. Oui, un équilibre fou. Là-bas t'essayais de ne pas faire le con tu tuais et basta. Pas de dribbles. À la maison tu mettais ta femme enceinte. Ça a duré quatre ans la guerre.

Maintenant tu te reposes, t'es mort. Là tu souffles à l'infini. T'as tout ton temps toi.

Il était gentil avec toi Babania. Un homme qui est allé à deux guerres. Qui tuait d'autres hommes. D'abord des